

HOMÉLIE 10

«Que nul ne se trompe lui-même. Si quelqu'un parmi vous paraît être sage selon le monde, qu'il devienne fou, pour devenir sage. La sagesse de ce monde est folie devant Dieu.»

1. Comme je l'ai dit naguère, l'Apôtre avait accusé par anticipation et par l'entraînement même de son discours, mais en peu de paroles et d'une manière voilée, celui qui s'était rendu coupable de fornication; après avoir stimulé la conscience de cet homme, il en revient à lutter contre la sagesse étrangère, il attaque les orgueilleux qui déchiraient l'Eglise au nom de cette sagesse. Quand il aura dit ce qui lui reste à dire et complété ses idées à cet égard, il saisira de nouveau le fornicateur avec énergie, il frappera de sa parole celui contre lequel il n'a fait jusqu'ici que lancer de loin quelques traits. Cet avertissement : «Que nul ne se trompe lui-même, D allait surtout à l'adresse du coupable, avait pour but de l'assouplir et de l'effrayer. Il le désignait également sous l'image de la paille, puis encore en disant: «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu fait en vous sa demeure ?» Deux choses, en effet, nous détournent éminemment du péché : la pensée du châtiment auquel il nous expose et le souvenir de notre dignité perdue. En invoquant donc les images du foin et de la paille, il excitait en lui la frayeur; en parlant de la noblesse de notre nature, il le couvrait de confusion. D'une part, il atteint les cœurs blasés; de l'autre, il rend meilleurs les plus vertueux. «Que personne ne se trompe lui-même. Si quelqu'un paraît sage selon le monde, qu'il devienne fou.» Il veut qu'on meure au monde; mais une telle mort ne cause aucun mal; elle produit plutôt un bien, elle est une source de vie. S'il ordonne également de devenir fou selon le monde, c'est pour communiquer la vraie sagesse. Celui-là devient ainsi fou qui dédaigne la sagesse étrangère, dans la ferme persuasion qu'elle ne saurait être d'aucun avantage pour l'acquisition de la foi. De même donc que la pauvreté selon Dieu nous enrichit, que l'abaissement nous élève, que le mépris de la gloire nous glorifie; de même la folie fait de nous les plus sages des hommes. C'est une antithèse que notre vie.

D'où vient cependant qu'au lieu de dire : Qu'il se dépouille de sa sagesse, l'Apôtre dit : «Qu'il devienne fou ?» C'est pour pétrir à jamais les enseignements du monde. On ne saurait comparer ces deux locutions : Renonce à la sagesse; deviens fou. Il nous enseigne en outre par là à ne pas rougir de notre simplicité, qui se rit absolument de toutes les choses extérieures. Aussi ne recule-t-il pas devant les maux; il se fie pleinement à la puissance du fait. La croix paraissait bien un signe de honte; elle est néanmoins devenue pour nous la source de mille biens, la cause et le fondement d'une gloire ineffable : c'est ainsi qu'une apparente folie nous est un principe de sagesse. Celui dont l'éducation a été viciée ne saurait acquérir une véritable science s'il ne se dépouille préalablement de tout, s'il n'offre une âme nette et pure à celui qui doit y graver la vérité. Il en est de même de la sagesse étrangère : si vous n'effacez tout, si vous ne purifiez pas votre intelligence, et ne vous y présentez pas avec cette ignorance acquise à la doctrine de la foi, vous ne posséderez jamais la noble et divine science. Quand on voit de travers, on n'a plus qu'à fermer les yeux pour se livrer à la conduite des autres; en voulant s'en rapporter à sa mauvaise vue, on court risque de s'égarer beaucoup plus que les aveugles eux-mêmes. – Et comment peut-on, me demanderez-vous, renoncer à cette sagesse humaine ? – En ne se conduisant pas d'après ses enseignements.

Après nous avoir fait une obligation aussi rigoureuse d'y renoncer, il nous en donne le motif en ces termes : «Car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu.» Elle n'est pas seulement stérile, elle est encore funeste : il nous importe donc doublement de la repousser. Voyez-vous avec quelle ampleur il remporte la victoire, en démontrant que cette sagesse, bien loin de nous être un secours, nous est un obstacle ? Non content de ses preuves à lui, il a de nouveau recours au témoignage : «Selon qu'il est écrit : c'est lui qui prend les sages dans leurs propres artifices;» il les fait prisonniers avec leurs propres armes. C'est pour n'avoir pas besoin de Dieu qu'ils ont mis en avant cette sagesse; voilà que Dieu s'en sert pour leur prouver d'une manière évidente qu'ils ne peuvent se passer de lui. Comment cela est-il arrivé ? Elle les avait jetés dans la démence, il est naturel qu'ils soient tombés dans ses filets. Ceux qui prétendaient pouvoir se suffire en dehors Dieu, se sont trouvés réduits à cet état de pénurie qu'ils étaient au-dessous de quelques pauvres pêcheurs, sans instruction aucune, fort heureux d'en être secourus. Voilà pourquoi cette expression : «Il les a pris dans leurs propres artifices.» Quand il disait : «Je détruirai la sagesse,» (1 Cor 1,19, il en faisait assurément ressortir l'inutilité, en disant ici: «C'est lui qui prend les sages dans leurs propres artifices,» il proclame la puissance de Dieu.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

2. Il explique ensuite de quelle façon Dieu les a pris, en invoquant un autre témoignage encore : «Le Seigneur connaît les raisonnements des sages et combien ils sont vains.» Or, du moment où la sagesse infinie se prononce ainsi sur leur compte et prouve voulez-vous de plus de leur extrême démesure ? Sans doute les jugements des hommes sont souvent un défaut; mais les jugements de Dieu sont de tout point inattaquables et ne chancellent pas. Une fois que l'Apôtre a dressé ce glorieux trophée à la divine sagesse, il se retourne vers ses auditeurs avec une grande véhémence et les interpelle directement: «Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, car tout est à vous.» Il revient à ce qui précède en leur faisant voir qu'ils ne doivent pas se reposer avec complaisance sur les secours même spirituels puisqu'ils ne les possèdent pas de leur propre fond. – Puisque la sagesse humaine, leur dit-il, vous est préjudiciable, et que les dons spirituels ne viennent pas de vous, d'où tirez-vous un sujet de gloire ? Qu'on n'aille pas se tromper soi-même en s'appuyant sur cette fausse sagesse, puisque c'est là s'enorgueillir d'une chose nuisible. D'un autre côté, qu'on ne se glorifie pas non plus d'un bien véritable; personne n'en a le droit. – Puis son langage s'adoucit: «Tout vous appartient, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, la vie et la mort, le présent et l'avenir, tout est à vous : mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu;» après une vive leçon viennent des paroles consolantes. Plus haut il disait déjà : «Nous sommes les auxiliaires de Dieu;» il leur avait donné d'autres encouragements. Il va plus loin ici : «Tout vous appartient.» Il détruit de la sorte toutes les prétentions des docteurs; non seulement les disciples ne leur doivent rien, mais eux-mêmes doivent de la reconnaissance aux disciples, puisqu'ils ne sont devenus docteurs et qu'ils n'ont reçu la grâce qu'en faveur de ces derniers. Or, comme ils devaient s'enorgueillir un jour, Paul étouffe cette maladie dans son germe, en disant : «A chacun selon que Dieu lui a donné;» et encore : «C'est Dieu qui donne l'accroissement.» Ni les maîtres dès lors n'ont le droit de se glorifier, ni ceux auxquels on vient de dire : «Tout vous appartient.» Bien que tout soit pour vous, en effet, c'est de Dieu que tout émane.

Remarquez, je vous prie, comment jusqu'à la fin il persiste à mettre son nom en avant ainsi que celui de Pierre. Mais pourquoi la mort figure-t-elle dans cette énumération ? Si vos docteurs meurent, ils mourront pour vous, affrontant les dangers pour votre salut. Voyez comme il réprime de nouveau l'orgueil des disciples, et comme il relève les docteurs. Il parle aux premiers comme à des enfants de noble famille qui ont des précepteurs et qui sont destinés à recueillir l'héritage. On peut donner une autre interprétation et dire que la mort d'Adam est arrivée pour notre bien, ainsi que celle du Christ : l'une nous avertit, l'autre nous sauve. «Vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu.» Ce n'est pas de la même manière cependant que de telles relations s'établissent. Nous appartenons au Christ comme étant son œuvre; le Christ est à Dieu, non comme son œuvre, mais comme son véritable fils; et ce n'est par aucun de ces liens que le monde est à nous. Si l'expression est donc la même, le sens en est différent. Le monde nous appartient en ce qu'il a été créé pour nous; le Christ appartient à Dieu en ce qu'il le reconnaît pour son principe et son père; nous appartenons au Christ en ce qu'il est l'auteur de notre être. Si vos maîtres sont pour vous, d'où vient que vous prenez leur nom, comme si c'était le contraire, au lieu de prendre le nom du Christ et de Dieu ?

«Que l'homme nous tienne pour les ministres du Christ et les dispensateurs des divins mystères.» Après les avoir humiliés, voyez comme il les exalte encore en les appelant ministres du Christ. N'allez donc pas, laissant de côté le divin Maître, emprunter le nom des ministres et des serviteurs. En les appelant dispensateurs des divins mystères, il montre clairement que ces mystères ne doivent pas être donnés à tous sans distinction, il faut les dispenser avec discernement et sagesse. «Ce qu'on exige maintenant chez les dispensateurs, c'est que chacun soit trouvé fidèle.» Cela signifie qu'il ne doit pas s'arroger les droits du maître, usurper les honneurs qui ne sont dus qu'à celui-ci, qu'il doit se renfermer dans son rôle de dispensateur. Or il est dans ce rôle d'administrer avec probité les intérêts dont on est le dépositaire, de ne pas s'approprier ce qui n'appartient qu'au maître, de se dépouiller même en sa faveur. Dans une telle persuasion, quiconque a le talent de la parole ou les avantages de la richesse, regardant ces biens comme un dépôt sacré, et non comme une possession personnelle, ne se permettra jamais de les retenir ou d'en user pour lui seul; il les rapportera tous à Dieu dont il les a reçus. Voulez-vous que je vous présente des dispensateurs fidèles, écoutez ce que Pierre dit : «Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était nous qui par notre puissance et notre piété eussions fait marcher cet homme ?» (Ac 3,12) Le même disait à Corneille : «Nous sommes des hommes, nous aussi, sujets aux mêmes défaillances.» (Ac 14,15) Il avait dit au Christ : «Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre.» (Mt 19,27) Après avoir prononcé cette parole : «J'ai travaillé plus que tous,» Paul ajoutait : «Non pas moi,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

certes, mais la grâce de Dieu avec moi» (1 Cor 15,10) Parlant aux mêmes fidèles, il disait plus haut : «Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ?» (Ibid., 4,7) Rien ne vous appartient en propre ni les possessions, ni la parole, ni l'âme elle-même; car elle est à Dieu comme tout le reste.

3. Quand il le faudra donc, sachez la donner pour lui. Si l'amour de la vie vous captive, si vous reculez dans ce cas, vous n'êtes plus un dispensateur fidèle. – Et comment peut-on résister à l'appel de Dieu ? – C'est ce que je me demande moi-même et cela me fait admirer de plus en plus l'amour de Dieu pour les hommes : ce qu'il pourrait vous prendre malgré vous, il veut que vous le lui donniez de vous-mêmes, afin que vous méritiez ainsi d'être récompensé. Il peut bien, par exemple, vous reprendre votre âme sans que vous y consentiez; mais il désire votre consentement, il attend que vous disiez avec l'Apôtre : «Je meurs chaque jour.» (1 Cor 15,31) Il peut vous retirer votre gloire malgré vous et vous abaisser aux yeux des autres; mais il veut que ce soit de votre plein gré. pour que vous ayez la récompense. Il peut vous plonger de force dans la pauvreté; mais il préfère. que vous embrassiez volontairement cet état, pour avoir la satisfaction de vous tresser des couronnes. Voyez-vous la bonté de Dieu ? Voyez-vous notre indolence ? Vous avez été revêtu d'une grande dignité, vous exercez une haute fonction dans l'Eglise ? ne vous enorgueillez pas; vous n'avez pas mérité cette gloire, c'est un pur don de Dieu. Traitez-la comme la propriété d'un autre, n'en abusez pas, n'en faites pas un joyau pour vous-même, regardez-vous comme un être indigent et obscur. Supposé qu'on vous donnât à garder la pourpre royale, vous n'auriez certes pas le droit de vous en servir et de la détériorer, vous n'auriez qu'une plus rigoureuse obligation de la conserver intacte pour celui qui vous l'aurait confiée. Avez-vous reçu le don de la parole, ne vous enfliez pas, n'agissez pas avec arrogance; cet avantage ne vient pas de vous. Que la bonté du Seigneur ne vous soit pas une occasion d'ingratitude; faites part à vos frères de ses bienfaits; ne les détournez pas en votre faveur comme si vous en étiez le maître absolu, ne les distribuez pas d'une main avare. Avez-vous des enfants, ce sont les enfants de Dieu que vous avez. Avec de telles pensées c'est à lui que vous en rendrez grâces et vous serez moins abattu si vous les perdez. Voilà ce qui faisait dire à Job: «Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a retirés.» (Job 1,21)

C'est du Christ que nous tenons toute chose, l'existence elle-même, le souffle et le mouvement, la lumière, l'air et la terre; qu'il nous prive d'une de ces choses, et nous périssons, car nous ne sommes que des hôtes et des voyageurs. Ces mots, le tien et le mien, sont vides de sens et n'expriment aucune réalité. Si vous appelez vôtre une maison, vous n'avez rien dit. En effet, l'air et la terre, toute demeure est au Créateur, aussi bien que vous-même qui l'avez bâtie, et toute chose sans exception. Vous en avez l'usage sans doute; mais cet usage est incertain, à cause de la mort, et même avant la mort à cause de l'instabilité des choses. Ne cessons de nous représenter cette vérité, réfléchissons-y constamment, et nous y puiserons deux biens inappréciables : la reconnaissance d'abord, soit dans la possession, soit dans le dépouillement; puis la liberté vis-à-vis de tout ce qui passe et n'est pas à nous. En reprenant notre fortune, Dieu prend ce qui lui appartient, tout comme en nous enlevant l'honneur, la gloire, le corps, l'âme elle-même. S'il appelle à lui votre fils, ce n'est pas votre fils, c'est son serviteur qu'il appelle. Vous n'avez été qu'un instrument, lui seul a formé l'être : vous avez prêté votre concours à sa puissance, il est l'auteur de tout. Soyons reconnaissants de ce qu'il daigne nous faire les auxiliaires de ses œuvres. Eh quoi, eussiez-vous donc voulu rester toujours en possession ? C'est de l'ingratitude à la fois et de l'ignorance de prétendre posséder ainsi ce qui ne vous appartient pas en propre. Ceux qui meurent bien préparés savent qu'ils n'ont rien qui leur appartienne : ceux qui s'abandonnent à la douleur se rendent coupables d'usurpation. Si nous ne nous appartenons pas nous-mêmes, comment les autres nous appartiendraient-ils ? Nous appartenons à Dieu par un double lien, par la création et par la foi. De là cette parole de David : «Ma substance est en vous;» (Ps 38,8); et celle-ci de Paul : «En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être.» (Ac 17,28)

Traitant de la foi, l'Apôtre s'exprime de la sorte : «Vous ne vous appartenez pas; vous avez été achetés et chèrement payés.» (1 Cor 6,19-20) Le domaine de Dieu s'étend à tout. Lors donc qu'il appelle et veut recouvrer, ne reculons pas devant la reddition de nos comptes comme d'ingrats serviteurs, ne nous approprions pas le bien du maître. Votre âme n'est pas à vous, comment seraient à vous vos richesses ? Et, ce qui n'est pas à vous, osez-vous en faire un usage illicite ? Ne savez-vous pas que nous serons mis en accusation pour en avoir mal usé ? Puisque ces biens ne sont pas à nous, mais au Seigneur, il fallait les répandre dans le sein de nos frères. Voilà pourquoi fut condamné ce riche qui ne les avait pas employés ainsi, et le seront un jour ceux qui n'auront pas nourri le Seigneur. Ne dites donc plus : Je dépense le mien, je jouis de ma fortune. – Dites de la fortune d'autrui, et non de la vôtre. Non, elle n'est pas à vous, parce que vous ne voulez pas qu'elle vous appartienne; Dieu veut que vous ayez

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

réellement ce qu'il vous a remis en faveur de vos frères. Quand vous le distribuez, le bien d'autrui devient le vôtre : quand vous le dépensez pour vous-même, ce que vous nommez votre bien est le bien d'autrui. Parce que vous l'employez avec inhumanité, et que vous dites : il est juste que j'emploie mon bien pour mon seul plaisir, je déclare qu'il ne vous appartient pas. Ce sont des biens communs, ils appartiennent également à votre frère, comme le soleil, l'air, la terre et tout le reste. Dans le corps humain, ce qui sert au corps entier sert à chaque membre; et ce qui n'aurait pour objet qu'un membre seul n'aurait absolument aucune vertu : il en est de même des richesses.

4. Pour rendre cette vérité plus claire, je suppose que la nourriture, dont l'utilité s'étend indistinctement à tous les membres, soit localisée dans un membre en particulier, elle ne sera plus qu'une chose étrangère, puisqu'elle ne peut en aucune façon s'assimiler au corps; qu'elle devienne commune, et dès lors ce membre se l'approprie, en même temps que tous les autres. Appliquez ce raisonnement à vos possessions: si vous en jouissez seul, elles sont perdues pour vous-même, ne pouvant alors vous procurer aucune récompense; si vous y faites participer les autres, vous les possédez éminemment, vous en retirez tout le profit. Voyez plutôt : les mains portent les aliments à la bouche, la bouche les triture, l'estomac les reçoit. Est-ce que l'estomac va dire : Il m'est bon de garder pour moi seul tout ce que j'ai reçu ? Ne tenez donc pas vous-même ce langage par rapport à vos biens extérieurs; c'est à celui qui les a reçus d'en faire la répartition. De même que c'est un vice de l'estomac de retenir et de ne pas répartir la nourriture, puisqu'il ruine ainsi l'économie totale; de même c'est le vice des riches de garder pour eux seuls ce qu'ils possèdent, puisque cela les perd en perdant les autres. L'œil reçoit bien aussi toute la lumière; mais il ne la garde pas toute pour lui, sa fonction est d'illuminer le corps entier, et sa nature même ne lui permettrait pas de tout circonscire en lui-même. Les narines, de leur côté, perçoivent les bonnes odeurs, mais sans les accaparer; elles les envoient au cerveau, elles en parfument l'estomac, elles en réjouissent tout l'homme. Les pieds sont seuls à marcher également; mais ils ne se transportent pas seuls, c'est le corps entier qu'ils déplacent. Prenez exemple là-dessus, et ne gardez pas pour vous seul, je vous le demande encore, ce qui vous a été confié; car, en nuisant à tous vos semblables, c'est à vous surtout que vous nuisez. Cette observation ne s'applique pas seulement aux diverses fonctions des membres; elle n'est pas moins vraie dans les arts. Si l'ouvrier qui travaille le fer, par exemple, ne veut faire part à personne du fruit de son travail, il ruine les autres industries en se ruinant lui-même. Prenez également un autre artisan quelconque, un agriculteur, un pêcheur, tous ceux qui se livrent à des travaux utiles; s'ils prétendent que personne à part eux ne profite de leur art, ce n'est pas seulement aux autres qu'ils font tort, en les perdant ils se perdent eux-mêmes, encore une fois. Et pourquoi parler des riches ? Que les pauvres voulussent imiter les exemples pervers des riches cupides, ils vous causeraient d'irréparables torts, ils vous réduiraient à l'indigence, ils finiraient par vous anéantir en vous refusant simplement un concours qui vous est nécessaire : l'agriculteur, celui de son travail manuel; l'homme de mer, celui du commerce par la navigation; le soldat, celui de son courage à la guerre. Si vous ne savez donc pas vous élever plus haut, rougissez du moins de l'exemple qu'ils vous donnent, et tâchez d'imiter leur générosité. Vous ne faites part à personne de vos richesses ? mais alors ne recevez rien de personne : cela étant, tout est bouleversé dans le monde. Partout donner et recevoir, c'est le principe de biens sans nombre, dans la culture des champs, dans les écoles, dans les arts. Qu'on entreprenne de renfermer son art dans sa propre vie, et l'on porte atteinte à l'ordre universel, tout en accomplissant sa propre ruine. Que l'agriculteur garde la semence enfouie dans sa maison, il préparera les désastres de la famine. Que le riche se conduise de même par rapport à ses biens, il est son propre ennemi plus encore que celui des pauvres, il accumule sur sa tête les intolérables feux de la géhenne. Comme on voit les instituteurs, quoique entourés de nombreux élèves, transmettre à chacun l'art qu'ils enseignent, répandez vos bienfaits sur un grand nombre d'hommes, et que tous disent de vous : il a délivré celui-ci de l'indigence, il a sauvé celui-là d'un danger, tel autre eût péri si vous ne l'eussiez avec le secours de la divine grâce couvert de votre protection, tel autre encore vous doit sa guérison, il en est que vous avez délivrés de la calomnie, ou bien accueillis chez vous quand ils étaient sans asile, ou vêtus dans leur nudité. – De semblables témoignages valent plus que l'opulence et tous les trésors; ils attirent les regards de tous les hommes beaucoup mieux que les manteaux dorés, les chevaux et les troupes d'esclaves.

Ce dernier appareil rend un homme odieux et le fait regarder comme l'ennemi de tous; tandis que les témoignages dont nous parlons le proclament le père et le bienfaiteur de ses semblables. Il y a quelque chose d'incomparablement plus précieux : Dieu lui-même

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPITRES AUX CORINTHIENS

récompensera toujours vos actions par sa bienveillance. Que celui-ci dise donc : Il a doté ma fille; celui-là : il a procuré à mon fils un rang parmi les hommes; un autre : Il a mis fin à mes malheurs; un autre encore : Il m'a tiré du milieu des périls. De telles paroles faisant retentir la cité des actes de votre munificence, l'emportent sur des couronnes d'or; elles sont plus agréables et plus suaves que la voix des hérauts marchant devant les potentats : il est beau de s'entendre appeler sauveur, bienfaiteur, appui des faibles, qualifications qui ne semblent convenir qu'à Dieu; et non point avare, arrogant, cupide, parcimonieux. Repoussons, je vous prie, ces derniers titres, ambitionnons les premiers. Si, donnés sur la terre, ils vous font tant d'honneur et vous entourent d'une si pure gloire, quand ils seront écrits dans les cieux, quand Dieu les présentera lui-même au jour du jugement, songez quelle sera votre gloire alors, et votre splendeur immortelle. Pussions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.